

UN HOMBRE DE MEXICO

¡DESCONCERTANTE Alfonso Reyes, hombre salido de nuestra América y en el cual no están los defectos del hombre de nuestros valles: la vehemencia, la intolerancia, la cultura unilateral! Al revés de eso, una cordialidad *fabulosa* hacia los hombres y las cosas, especie de amistad amorosa del mundo; paralela con el amor de las criaturas, una riqueza de conocimiento del cual vive ese amor.

El ojo es el documento... La caricatura da la gordura de Reyes, la pipa de Reyes, la sonrisa de Reyes. Deja lo principal: el ojo húmedo de simpatía que no olvidará nunca quien lo haya visto.

La conversación, una fiesta. ¿Qué fiesta? La del paisaje de Anáhuac que él ha reproducido en una prosa de esmalte: la luz aguda, el aire delgado, las formas vegetales heráldicas. *Solidez y finura*; antipatía siempre presente del exceso. Y la bondad, la bondad circulando por los motivos, suavizando aristas de juicios rotundos! Bondad sin los azúcares de la cortesanía y sin penacho retórico, también como de sangre que corre escondida, pero que se siente, tibia y presente.

Pero no sólo la charla coloreada, que el buen americano tiene siempre, sino otras cosas además: la gravidez del pensamiento en cada rima fina de la frase. Una vida interior que se revela a cada paso, sin que él —que también es un pudoroso de su excelencia interior— lo busque. Detrás de la sonrisa, se le descubre la tortura, que podemos llamar, en español, *unamunesca*, del hombre que la introspección sangra cotidianamente. Yo suelo recordar, oyéndolo, “la camisa de mil puntas cruentas”, que dijo Rubén. Algo mejor que el ojo goloso de formas del americano. Escardador de su “carne espiritual”, entera se la conoce; como él ha palpado el contorno de su naranja de Tabasco, así palpa los contornos de su espíritu.

Mucho enriquecimiento le ha venido de los tres contactos mayores que se ha dado a sí mismo: el inglés, el español y el francés.

Cavando en uno solo de esos suelos, por mucha suerte que tuviese en la cava, se le hubiesen quedado perdidos muchos hallazgos. Harto bien le allegaron su Chesterton —que tradujo— su Mallarmé, cuyo ascetismo de belleza sigue, su Góngora amado.

Y sube sin brinco ambicioso. *La Ifigenia cruel* es lo mejor suyo, aunque tras ella esté la estupenda *Visión de Anáhuac*. Esta Ifigenia andrà poco zarandeada en comentarios, que es agua de hondura inefable, y quienes no bajaron con él a la cisterna, no sabrán gozarla.

Y el divulgador que divulga con fácil donosura —una especie de profesor a lo Renán— lo suyo, la historia de México, la flora de México. Tendrá para lo didáctico, si quisiera ejercerlo, el juicio agudo y la expresión bella. ¡Cómo le envidiaría un geógrafo su descripción de la meseta de Anáhuac! Tiene la disertación suya una ceñidura sobria que le da toda la autoridad de lo docente; y para alejarle antipatía de lo docente, ahí está la gracia, presente.

¡Y vaya que le sirve a un diplomático el saber decir bien lo suyo, en un medio de agudas exigencias mentales, y de dar, deleitando, la historia de su país en una conferencia de la Sorbonne.

Se recuerda la vieja disputa: ¿es mejor que un pueblo dé conjuntos estimables —Suiza, Estados Unidos— o que dé como una tela preciosa, y breve, unos cuantos individuos selectos? México, en el pasado, ha sido individualista y se defiende con unos cuantos hombres, aplastando el reparo de que su conjunto no es homogéneo: un Nervo, un Vasconcelos, un Alfonso Reyes, un Caso, y aquella extraordinaria Sor Juana.

¡Qué hermosa planta americana, más cafeto que plátano, cafeto de menudo grano acendrado!

Edwards Bello me decía:

—Es el mejor diplomático hispanoamericano.

Y yo:

—Si pudiera ser esto: un Ministro de México, y de la América del Sur, además!

Paris, febrero, 1926.

Gabriela MISTRAL.

El Mercurio. Santiago de Chile,

18 de abril de 1926.

PORTRAITS D'ÉCRIVAINS ÉTRANGERS

ALFONSO REYES

Nous assistons en ce moment, dans les divers États de l'Amérique latine, à un effort intellectuel évident, mais qu'embarrassent des retards, des ignorances, des erreurs, un touchant désir de construire une culture à l'image des nôtres, de reproduire une Europe imparfaitement connue. De tous ces États, le Mexique est celui qui paraît le plus dégagé déjà de ces préjugés, le plus éloigné de ces fausses routes, celui qui, sans doute, a enfin trouvé le point où il lui faut accorder une tradition profonde et consciente de soi à ses découvertes, ses aspirations et son besoin de renouvellement.

Au Mexique, la tradition indienne s'est conservée avec une fierté, une assurance qui nous peuvent remplir d'espoir, et dans toute sa plénitude et sa complexité. En second lieu la connaissance que les Mexicains ont de l'apport espagnol et, en général, européen, comporte également une efficacité immédiate. Il faut croire qu'il y a dans la nature mexicaine une noblesse, une sûreté de goût, une finesse d'analyse qui savent éviter à toutes les recherches qu'elle peut entreprendre les tâtonnements et les maladresses. Le Mexicain sait sa mesure et se fait de sa richesse une idée exacte, sans hésitation. Nous ne trouverons pas chez lui ces compromis avec la pacotille européenne, ce rastaquouérisme puéril, cette verroterie du sentiment, de la mode et du goût qui corrompent, chez telles autres de ces races, les intentions les meilleures. Le Mexique est, de tous ces pays, celui qui nous peut paraître le plus près de nous fournir une aristocratie intellectuelle.

Alfonso Reyes, mexicain, est un esprit d'une essence absolument authentique, sans faux alliage, et chez qui, au contraire, une race originale et une culture exquise forment le mélange le plus heureux. S'il a longtemps vécu dans les ambassades européennes, surtout à Madrid, —aujourd'hui à Paris, où il représente son pays,— il y a gardé la nostalgie du passé secret et des paysages neufs qui l'avaient

produit, mais il a su aussi goûter et s'assimiler, avec un sens parfait de ce qu'il faut essentiellement choisir, notre culture européenne dans ce qu'elle a de plus singulier. Ses prédilections vont à une sorte de bibliothèque idéale que composeraient les mystiques et les conceptistes espagnols, les romantiques allemands, les lyriques français. Ainsi la fantaisie et l'érudition d'Alfonso Reyes se plaisent à des portraits imaginaires et à des combinaisons alchimiques où s'accordent les souvenirs de Saint-Jean de la Croix, de Góngora et de Baltasar Gracián, de Novalis et de Chamisso, de Nerval, de Laforgue et de Mallarmé. L'essence spirituelle qui sous reste de ces oeuvres uniques, étrangement personnelles, et pures au point de ne plus nous apparaître que sous un aspect comme musical, dans leur tonalité exceptionnelle, et pareilles à la vibration extrême des chants les plus profonds de l'humanité, Alfonso Reyes sait la retrouver dans sa mémoire, et c'est elle qu'il transporte en ses écrits savants et nostalgiques, si chargés, si lourds de poésie.

Je ne parlerai que de son recueil de contes, intitulé *Le Plan Oblique*, et duquel est extrait le tendre et vague souvenir d'enfance que l'on va lire. L'art avec lequel cet ouvrage combine l'érudition, l'évocation de formes et de figures littéraires précieusement aimées, et d'autre part une certaine et personnelle faculté d'invention étonne et charme. Le signe de tel grand artiste sous lequel se place le récit, l'atmosphère livresque — je n'emploie pas ce mot dans un sens défavorable — dans laquelle il se déroule, cette sorte de rêverie poursuivie à travers des lectures et le souvenir des mélodies les plus rares, rien de cela ne gêne ce qu'il peut y avoir de vivant dans la trame même de l'histoire. Au contraire, toute cette science merveilleuse lui communique une résonance profonde, et prolonge notre surprise vers ces mondes transfigurés par des magiciens qui n'appartiennent plus à l'histoire littéraire, parce qu'ils appartiennent à notre coeur et à ses songes.

La familiarité d'Alfonso Reyes avec ces esprits compliqués et les détours de ces labyrinthes en fait vraiment, plus que leur commentateur romanesque, leur frère spirituel. Il est de la race des

poètes les plus sibyllins et des conteurs les plus bizarres. De la race de Poë, de Hoffmann et d'Andersen, des anglais les plus aériens, des mystiques les plus obscurs et de ces allemands du romantisme qui ne sont que rêve, ivresse et musique. Un transcendentalisme perpétuel élève la moindre de ses phrases à la hauteur d'un subtil mystère. Et l'ironie qui s'enroule autour de ces étranges aventures et qui, si cruellement, nous pique et nous désillusionne, n'a rien d'amer ni de satirique. Elle n'est point perfidie, mais seulement la marque de la légèreté avec quoi il sied de soulever le voile d'Isis. Ce n'est pas sans sourire que l'on peut s'ingénier à des constructions aussi chimériques et à ces jeux de la fantaisie et du sentiment.

Le caprice, bret et ténu, d'Alfonso Reyes, nous promène ainsi dans des contrées où nous pourrions reconnaître quelques architectures et que nos lectures nous ont révélées, mais qui se déforment aussitôt que nous allons leur donner un nom. Il y a là des églises de style jésuite et de style baroque, avec leur nuance mexicaine, des jardins de fleurs venéneuses, pareils à ceux que cultivèrent Hawthorne, Wilde et les symbolistes français, les brasseries d'une Allemagne philosophique et orchestrale. Mais ces images s'évanouissent, se mêlent les unes aux autres comme dans le cauchemar d'un touriste éreinté de sa journée et qui confond clochers, peintures et sites illustres. Reyes s'interrompt et nous déçoit sans ricaner. Ces voyages le divertissent, et si, brusquement, il change de thème, c'est à la façon de Robert Schumann, génie carnavalesque et fantasque, qui s'est envolé de danse en danse et de fantôme jusqu'à ne plus distinguer son rêve de ce qui n'était pas son rêve.

Une histoire de ce Hans-Cristian Andersen que j'ai déjà nommé nous présente un homme qui cherchait le *Conte*. Car le *Conte* s'était perdu, avait disparu, ne paraissait plus parmi les hommes. Et ce héros d'Andersen le cherchait dans la campagne, dans sa chambre, dans les livres. Le *Conte* s'est encore perdu; c'est un art qui semble, chez nous, tombé en désuétude, alors qu'il est peut-être le plus naturel de tous les arts, et que rien n'est plus ancien ni plus émouvant que le besoin que peut avoir un homme d'inventer une

historie et de la raconter. Alfonso Reyes, avec ses nostalgies de littératures occultes, nous ramène à ce goût d'une perfection, merveilleusement diffuse en une histoire qui ne commence ni ne s'achève. Il nous rappelle une des formules les plus complètes, et peut-être les plus consolantes, où se soit appliquée l'imagination humaine.

Jean CASSOU.

Revue Bleue, Paris,

17 de julio, 1926.

ASPECTOS

ALFONSO REYES Y SU RELOJ DE SOL

Alfonso Reyes vive ahora en París, como ministro que es de México cerca de la República francesa. Pero su sombra de madrileño honorario anda todavía por la villa y corte, al menos en el recuerdo de sus amigos. Alfonso Reyes ha sido uno de los hispanoamericanos a quienes españolizó, más que la larga residencia entre nosotros, la participación en la vida española. Reyes, como Icaza, como Blanco-Fombona, como Ghirardo, se avecindó en nuestra república literaria y tomó parte en sus negocios. Digo lo de negocios en el sentido castizo de la palabra, sin miedo a las deformaciones semánticas que lamenta el escritor mexicano en su artículo *De microbiología literaria*, pues como hacer negocio en la república de las letras, no lo hace nadie, ni naturales ni naturalizados. No es la estancia lo que naturaliza en un pueblo, sino la colaboración, el hacer propias sus cosas. Por eso puede darse el caso del extranjero en su patria, del que está ausente de ella en espíritu, aunque no pase jamás la frontera.

Alfonso Reyes sigue imprimiendo sus libros en Madrid, por lo menos la serie de *Simpatías y diferencias*, de la que dice el autor que "será a la larga como un plano de fondo, como el nivel habitual de sus conversaciones literarias", libros impresos con amor, y cuya corrección de pruebas ha sido fiada quizá a algún dilecto amigo. ¿Díez-Canedo?

Nada de lo tocante al libro le parece baladí a Alfonso Reyes, que al natural amor de padre hacia los suyos une la pasión del bibliófilo. Esa ternura, esa solicitud hacia el libro se revela en tal anécdota o en tal razonamiento de *Reloj de sol*, el reciente volumen de *Simpatías y diferencias*. Cuenta que su libro *Huellas* salió con una "viciosa vegetación de erratas". "El primer ejemplar que cayó en mis manos—dice—me obligó a meterme en cama, en estado de



verdadera postración nerviosa". Ventura García Calderón decía en París: "Nuestro amigo Reyes ha publicado un libro de erratas, acompañadas de algunos versos".

¿Pueril? ¿Por qué? Sólo puede parecérselo al que no comprenda el amor a la literatura, la verdadera pasión por las letras. Los Goncourt tenían una impresionabilidad parecida, y hubieran hecho lo que Reyes, si es que no lo hicieron alguna vez. Por lo demás, querido Reyes, todos hemos publicado libros de erratas con alguna otra cosa intercalada. Lo enojoso de la tarea del corrector y el hábito de andar de prisa tienen la culpa, y acaso es el autor mismo, por estar penetrado de su texto y no mirarlo fría y objetivamente, a quien juegan más burlas y dan peores bromas los duendes de la imprenta.

* * *

En este *Reloj de sol* "el que da las horas con modestia", como dice el lema, los asuntos españoles y las figuras españolas atraen la atención del autor como los de América. Alfonso Reyes no olvida al Madrid de los días difíciles y de las amistades literarias. Sus recuerdos están florecidos de emoción y tienen a veces una risa clara y alegre, como en el sucedido del último día del año, que sorprendió a Reyes poniéndose unas botas de campo en una escalera de servicio, porque el portero le había tomado por un sujeto de inferior categoría y no quiso prestarle una silla. Las botas de campo eran requisito indispensable para asistir en la sierra a la entrada del año nuevo.

La prosa de Reyes, sin abandonar el movimiento suelto y ligero, pareceme que adquiere en este libro más precisión, una concreción más armoniosa y clara. No son virtudes incompatibles, y quizá es un proceso natural el ir pasando de los tanteos y de las tentaciones de la originalidad a formas más estables y puras, en que se hace una selección de lo original.

Bajo este *Reloj de sol* no pesa el tiempo. De vez en cuando nos

atrae una deliciosa imagen de letrado, de ingenio culto que idealiza o embellece un hecho vulgar con una comparación osada de lecturas. En un puesto de libros, este bibliófilo de raza se conmueve ante "la novela bizantina de la obra en dos tomos, que el Destino separa como a dos amantes mal fortunados". Novela bizantina... La alusión erudita no puede ser más adecuada.

A veces, los dichos agudos y felices de este repertorio literario tienen más valor que el imaginativo de la figura. En el *Correo de América*, parte o sección del libro donde Reyes agrupa los escritos dirigidos a sus paisanos y amigos de Ultramar o dedicados a temas americanos, hay una advertencia muy prudente, condensada en una fórmula rápida de epigrama: "El suicidio gramatical". Habla, en un prólogo epistolar, de un libro de D. Ermilo Abreu Gómez. "Algo largo el cuento para el suceso —dice—; mucho deleite de ensartar palabras por el gusto de hacerlo. Cosa legítima, claro es; pero sólo cuando no se está insistiendo en el material tradicional de una lengua, sino inventando, innovando, creando lengua. (Toda una estética ha podido fundarse sobre este *creacionismo*—¡la palabreja es abominable! Quienes la fomentan no saben que son simplemente *poetas gramaticales*—, hijos de la pura emoción verbal, bien que posteriores a ese fenómeno, a ese hecho último, a ese abismo adonde corremos todos hoy por hoy: el *suicidio gramatical*"). Hay, en efecto, *poetas gramaticales*, buenos y malos, y el paradero fatal de algunos es el *suicidio gramatical*, que dice Reyes. Él, como buen letrado, no tendrá ese fin desastroso.

ANDRENIO.

La Voz, Madrid, 23 de agosto de 1926.